

Comment j'ai débuté

par

Gilbert FAURÉ

Je dois faire un bref retour en arrière. Je crois que c'est important. C'était au cours de l'année scolaire 1964-65. Je suis jeune dans le métier, et déjà je ressentais, comme de plus en plus nous le ressentons tous, que quelque chose n'allait pas. Il m'arrivait pourtant d'avoir fait parfois une belle leçon ; j'étais assez satisfait, mais je me rendais compte de plus en plus que je m'étais fait une belle leçon. Et les élèves ? Quel bénéfice en avaient-ils retiré ? Quant aux leçons plus ternes, qu'en était-il resté ?

C'est après cette prise de conscience que je me tournai dans toutes les directions où je pourrais trouver mieux. J'attachai plus d'importance à cette école dont j'avais lu ou entendu le nom : l'Ecole Moderne, les Techniques Freinet. Et je décidai d'aller faire le stage Sud-Ouest qui se tenait en Andorre en septembre 1965. Je fus d'emblée conquis par l'ambiance, par l'esprit dans lequel on pouvait travailler. Je sentais bien là dans quel sens on pouvait, on devait orienter ses recherches. Mais l'heure de l'enthousiasme étant dépassée, je me heurtai à la réalité de la classe, au carcan des programmes, au découpage des horaires... Il n'y avait pas en effet en Andorre de section CEG.

Il me fallait donc démarrer, et l'envie ne me manquait pas, mais avec prudence, car cet échec aurait pu devenir l'échec et je ne le voulais pas, tant je sentais que là était la voie que je devais prendre.

Je décidai donc de ne pas faire de correspondance, pour ne pas conduire aussi à un échec une autre classe, un autre collègue. Je ne ferai pas davantage de journal ; avec quoi ? Le commencer à Pâques ? Non...

Que reste-t-il donc de l'Ecole Moderne ?

Il reste ce qui n'engage que soi : le texte libre, les conférences, les enquêtes. Et c'est là que j'ai essayé, dans l'espoir aussi de voir comment les élèves réagiraient. Il y eut quelques bons textes, beaucoup d'autres médiocres ou franchement quelconques. On fit quelques enquêtes. Mais ce qui plut véritablement aux élèves : les conférences. Il y en eut sur des sujets très divers. A la fin de la conférence — résultat de recherches collectives ou individuelles, selon le désir des élèves — des questions étaient posées, des critiques étaient faites qui allaient permettre d'améliorer la conférence suivante. Ainsi se passa l'année, à cloche-pied en quelque sorte, sortant parfois du cadre traditionnel pour faire un bond vers les techniques de libération — que ce mot est vrai ! — de l'élève, et aussi vers ma libération.

Quelle joie de sentir tomber — qu'on le veuille ou non — la poussière qui peu à peu se dépose sur les épaules et qui fait rapidement de l'instituteur une sorte de fossile.

J'avais fait un stage d'initiation ; il fallait donc faire un stage où je pourrais trouver la solution aux petits, mais gênants, problèmes pratiques, solution qui me permettrait de continuer plus franchement dans les Techniques Freinet.

Nous nous trouvâmes trois Verdunois, trois littéraires, pour aller faire le stage de St-Bonnet ; avec Favry, nous étions quatre Tarn-et-garonnais. Là, il y avait une section CEG lettres ; là il y avait Janou Lèmery et son expérience.

Je sais que Janou, dans son humilité, dira : « Mais non !... » Et je répète : « Mais si !... » Tous ont apporté leur contribution, tous ; mais il faut bien dire que Janou, par son expérience, par ses résultats antérieurs, allait m'apporter ces petites choses de grande

importance qui me manquaient, allait balayer ces petits graviers qui empêchaient les rouages de fonctionner. Puis il y eut le stage du Sud-Ouest, à Montauban. Nous étions trop peu en CEG, lettres ou maths, et tous des débutants. L'année prochaine nous serons plus nombreux.

Et ce fut la rentrée.

Conscient des difficultés, mais très optimiste, j'allais pouvoir enfin aller un peu plus de l'avant. Et puis je n'étais plus seul. Il y avait Michèle Avenel. Il y avait Robert Saint-Hilaire. Il y avait ceux qui avaient fait un petit saut au stage de Montauban.

Notre CEG est un petit CEG rural qui s'est créé il y a six ans. Huit classes avec un effectif variant entre 25 et 30 élèves. Un CEG grandit bien vite, un peu plus vite tout au moins que ne grandit le nombre des constructions scolaires. Bilan : des classes en éléments préfabriqués, et dispersées, comme dans beaucoup d'écoles ; nous ne sommes pas plus favorisés. Chaque année nous devons attendre pour fabriquer notre emploi du temps, savoir les matières et les classes que nous aurons, qu'on nous ait donné le maître ou la maîtresse qui nous est indispensable pour assumer notre tâche. On nous le donne, mais... Le résultat est que notre emploi du temps vient à peine d'être terminé et que nous ne l'appliquerons qu'à partir du 17 octobre.

Je fais donc de l'histoire et géographie dans deux 5^e et dans une 3^e, du français dans deux 3^e.

Mon intention est de pratiquer les méthodes modernes en français, avec une 3^e dans une autre en histoire et géographie sans pour cette dernière pratiquer la correspondance.

En histoire et géographie 5^e je reste assez près du traditionnel, mais en essayant de m'en dégager peu à peu,

en fonction des moyens matériels dont nous disposons.

Qu'avons-nous donc fait en 3^e?

Pour reprendre une expression de Janou, nous avons « fait le ménage ». Qu'est-ce à dire? Profitant de ce que l'emploi du temps n'était pas fait, j'ai pu avoir tous les jours mes 3^e. Nous avons discuté. De quoi? Nous nous sommes demandé, après des discussions d'ordre très général, pourquoi nous étions là, ensemble. Certains ont répondu : « Pour passer le BEPC » ; d'autres ont ajouté : « Et pour essayer d'être reçus ». D'autres encore ont dit : « Pour faire du français ». Et qu'est-ce que « faire du français? », leur ai-je demandé. Réponse : « C'est faire de la grammaire, des dictées, des rédactions, de la lecture expliquée, de la lecture suivie ».

Pas un n'avait pensé — et je pense que c'est une découverte utile — qu'il était là pour apprendre à écrire, à traduire convenablement sa pensée, pour élargir ses points de vue, apprendre à discuter, pour faire véritablement du langage, écrit ou parlé, l'outil qui lui est indispensable pour vivre sa vie, qui est une vie en société, une vie où il est indispensable de savoir communiquer.

Et ainsi la grammaire, les rédactions, ne sont plus apparues comme des buts, mais seulement comme des moyens, tout comme le BEPC, des moyens de parvenir à l'épanouissement de soi. Nous avons alors essayé de savoir comment nous pourrions nous y prendre pour dire, pour écrire ce que nous avons à écrire, à dire. Et c'est assez naturellement que nous avons abouti à la solution du texte libre, des conférences, de la correspondance et du journal. Dire, donner, mais aussi recevoir, demander et les enquêtes trouvaient leur raison d'exister.

J'étais cependant un peu anxieux : je n'avais pas de correspondant, peu de matériel et pas d'argent. Pas très original tout ça. Comment ferions-nous?

Nous commençâmes par l'organisation matérielle de la classe. Il nous fallut faire des plannings (grammaire, textes libres, conférences...), discuter des « plans » de travail, nous procurer des livres (bibliothèque inexistante).

Le problème de l'argent fut posé. Il fut décidé une mise de fonds de 5 F par élève. Nous verrions ensuite. Cela nous permit déjà d'acheter du papier, le matériel nécessaire à la fabrication de limographes, de l'encre... Nous avons envisagé de louer une machine à écrire...

L'élan était donné. Le lendemain, un élève proposa d'apporter une machine à écrire, le surlendemain, nous en avions trois. Comme j'ai réussi à obtenir l'heure et demie de travail manuel, nous avons décidé de faire parmi les ateliers un atelier « machines à écrire ». Deux élèves savent un peu les utiliser et joueront le rôle de monitrices pour les autres.

Après plusieurs démarches auprès du Conseil Municipal, ce dernier a accepté d'inscrire dans son budget futur le papier qui nous est nécessaire — peut-être pas tout, mais c'est déjà bien — comme fournitures scolaires. Chaque élève a accepté d'apporter un ou même plusieurs livres de la collection de poche pour constituer une bibliothèque. J'ai apporté moi-même des livres, en particulier une centaine de classiques Larousse ou Hatier...

Un jour — le 6 octobre — j'ai reçu une lettre. C'était Raynal, un camarade que j'avais connu à St-Bonnet. J'avais demandé un correspondant. J'avais eu des craintes. Il était là. Je lui ai répondu immédiatement, et je pense que, grâce

à son dynamisme, tout marchera bien. Nous savons qu'il y aura des difficultés, mais nous sommes décidés.

Sur le plan directement scolaire, que s'est-il passé? Des textes libres, il y en a eu. Ni trop, ni peu. Les sujets traités sont variés. Des textes banaux il y en a. D'autres sont mieux. Mais des discussions intéressantes peuvent se greffer sur beaucoup d'entre eux.

Nous avons beaucoup discuté sur l'un d'eux intitulé *Mes seize ans*. Il y eut des remarques fort pertinentes sur le style ou le fond.

Deux conférences se préparent : l'une sur le Viet-Nam, l'autre sur les châteaux de la Loire. Aucun lien avec un texte libre ou presque, mais qu'importe ! Ils les ont choisies. Ça sera profitable.

Des ateliers de travail manuel se sont créés. La suggestion de Janou — j'en ai parlé en classe — sur les tapisseries a trouvé des adeptes. Un groupe se lance dans la réalisation d'un « manège enchanté ». Là encore, pas très original. Mais c'est un départ et je les encourage, la véritable création viendra peut-être ensuite. Et puis c'est

mieux que de toujours scier des morceaux de contreplaqué — quand nous en avons !

De l'espoir donc, des perspectives. Nous ferons tout ce que nous pourrons avec l'aide de tous pour sortir de l'ornière, pour vivre enfin une vraie vie, de travail c'est sûr, mais aussi de joie.

Je joins des textes. Ils sont à l'état brut, encore inexploités. Il y a beaucoup de fautes de frappe. Ils ont été tapés en travail manuel comme je l'ai dit, par des novices, aidés chacun par une monitrice. C'est très long, pas encore parfait, mais je pense qu'ils en profiteront, car ça leur plaît. Une élève, sans que quiconque le lui ait dit, a fait un schéma du clavier et l'apprend.

Nous avons trois exemplaires de chaque texte : un pour l'élève, un affiché en classe, un pour le correspondant. Et nous allons essayer de bâtir là-dessus.

GILBERT FAURE
C.E.G.

82, Verdun-sur-Garonne

LES METAMORPHOSES DU MODERNISME

La jeunesse d'aujourd'hui se croit bien nouvelle et pourtant dans quelques dizaines d'années apparaîtra une autre catégorie et un nouveau style. Avant, il y avait des jeunes dont l'ambition était de devenir des adultes, mais différents de leurs parents. Maintenant, il y a un comportement uniforme, un habillement uniforme et des chansons

toujours sur le même air. Mais les croulants eux aussi, se laissent entraîner vers des nouveautés uniformes, par exemple sans aller bien loin, l'automobile et la maison de campagne. Ils ne s'en aperçoivent pas car peu à peu ils se laissent guider et forment la nouvelle vague des croulants. Les temps changent et nul ne peut échapper au modernisme et à ses métamorphoses.

PIERRETTE SAINT AROMAN

MES SEIZE ANS

Pour avoir une belle jeunesse, il faut profiter de nos seize ans.

Si seize ans, quel âge merveilleux et heureux ! Moi je trouve que seize ans c'est l'âge où l'on s'amuse. Avoir trop de camarades ce n'est pas nécessaire, il suffit d'en avoir trois ou quatre avec lesquels on s'entend à merveille.

Dans un la' ou une fête, dès qu'on est plusieurs on s'amuse davantage. Il suffit que l'un d'entre nous soit un peu comique pour que tout le monde soit dans la joie.

Maintenant vous avez d'anciennes camarades qui, lorsqu'elles ont seize ans, ne vous adressent plus la parole. Elles ne veulent plus s'amuser ou faire bande avec vous. Si vous bousculez ces Demoiselles, vous risquez de les décoiffer ou de froisser leur robe. D'autres pensent qu'on doit les respecter. Vous en avez qui se maquillent un peu trop, je dirai même plus, disparaissent sous la couche de fard.

Moi je trouve qu'à seize ans, il faut mettre de l'ambiance, provoquer des discussions et surtout ne pas faire la « bêcheuse ».

Bien sûr, il y a des personnes qui nous critiquent, parce qu'elles sont jalouses de n'avoir pu profiter de leur jeunesse. Pour ma part, on m'a toujours dit qu'on n'avait seize ans qu'une seule fois et j'en profite.

N'êtes-vous pas de mon avis ?

NICOLE LEVEQUE

LES RÉFUGIÉS

Quel terrible destin que de combattre ses propres frères ! Une guerre civile est la chose la plus horrible qui soit, car toutes ces personnes, du même pays, parlant la même langue, étant presque des frères, se tuent pour cette simple raison : ils n'ont pas les mêmes opinions, et leur haine dans le cœur, est encore plus ardente que celle des combattants de deux pays adverses.

Pour échapper à ces massacres, il faut fuir, fuir comme des loups traqués par les chasseurs. Alors, sur les chemins boueux, ou le long des fossés, on rencontre des troupes de femmes en haillons, de vieillards handicapés, d'enfants affamés marchant péniblement, exténués, effrayés, fuyant leur patrie pourtant si chère. Ils ont tout perdu, leurs vêtements, leur maison, leurs champs, prêts à être fauchés ; les femmes incertaines de revoir leur mari, les vieillards de revoir leur pays. Enfin après de lourds efforts, la plupart passent la frontière et vont se réfugier dans un nouveau pays. Alors une nouvelle vie va commencer pour eux. Il faut refaire un foyer, s'adapter à une nouvelle langue, chose qui est facile pour les enfants, mais qui est une grande difficulté pour les personnes âgées.

Et tous les soirs, sur le pas de la porte, commence la longue attente des femmes et des enfants, scrutant l'horizon, en souhaitant apercevoir une silhouette familière.

MARIE-THERÈSE GARCIA